Wolfgang Amadéus

MOZART

(Salzburg 1756 - Wien 1791)

“Oeuvre premier” de Six Sonates

“pour clavecin ou pianoforte, avec accompagnement d’un violon”

dédiées à Son Altesse Serenissime Electorale la Princesse Palatine, Kurfürstin von der Pfalz

Publiées en 1778 à Paris par le Sieur SIEBER,

Editeur de Musique rue Saint Honoré à l’Hôtel d’Aligre Ancien Grand Conseil

1.- Sonate en sol majeur

Composée à Mannheim en 1778

N° de catalogue Köchel 301 (ou 293a)

1/ **Allegro con Spirito**

2/ **Allegro**

3.- Sonate en ut majeur

Composée à Mannheim en 1778

N° de catalogue Köchel 303 (ou 293c)

1/ **Adagio - Molto allegro - Adagio - Molto allegro**

2/ **Tempo di Minuetto**

5.- Sonate en la majeur

Composée à Mannheim en 1778

N° de catalogue Köchel 305 (ou 293d)

1/ **Allegro di molto**

2/ **Thema (Andante grazioso) –**

Variazioni 1 a 5 - Variazione 6: Allegro

2.- Sonate en mi bémol majeur

Composée à Mannheim en 1778

N° de catalogue Köchel 302 (ou 293b)

1/ **Allegro**

2/ **Rondeau (Andante grazioso)**

4.- Sonate en mi mineur

Composée à Paris en 1778

N° de catalogue Köchel 304 (ou 300c)

1/ **Allegro**

2/ **Tempo di Minuetto**

6.- Sonate en ré majeur

Composée à Paris en 1778

N° de catalogue Köchel 306 (ou 300 l)

1/ **Allegro con spirito**

2/ **Andantino cantabile**

3/ **Allegretto / Allegro / Allegretto / Allegro /
Allegro assai / Andantino / Allegretto /
Allegro**

“Votre fils est zu trauerzig, peu actif, trop aisé à attraper, trop peu occupé des moyens qui peuvent conduire à la fortune. Ici, pour percer, il faut être retors, entreprenant et audacieux, je lui voudrais pour sa fortune moitié moins de talent et le double plus d’entregent, et je n’en serais pas embarrassé, au reste il ne peut tenter ici que deux chemins pour se faire un sort. le premier c’est de donner des leçons de clavecin: mais sans compter qu’on y a des élèves qu’avec beaucoup d’activité et même de charlatanerie, je ne sais s’il aurait assez de santé pour soutenir ce métier, car c’est une chose très fatigante de courir les quatre coins de Paris et de s’épuiser à parler pour montrer. Et puis ce métier ne lui plaît pas, parce qu’il l’empêche d’écrire, ce qu’il aime par dessus tout. Il pourrait donc s’y livrer tout à fait; mais en ce pays ici le gros du public ne se connaît pas en musique. On

donne par conséquent tout aux noms, et le mérite de l’ouvrage ne peut être jugé que par un très petit nombre. Le public est dans ce moment ridiculement partagé entre Piccinni et Gluck, et tous les raisonnements qu’on entend sur la musique font pitié. Il est donc très difficile pour votre fils de réussir entre ces deux parties, etc. Vous voyez, mon cher maître, que dans un pays où tant de musiciens médiocres, et détestables même, ont fait des fortunes immenses, je crains fort que Monsieur votre fils ne se tire pas seulement d’affaire. Je vous ai fait cet exposé fidèle non pour vous affliger, mais pour prendre ensemble le meilleur parti possible. Il est malheureux que la mort de l’Electeur de Bavière ait empêché monsieur votre fils d’être placé à Mannheim”.

**(Baron GRIMM, lettre à Léopold MOZART,
27 Juillet 1778**

Ainsi s'exprime, avec une diplomatique cruauté, celui que le père de Mozart avait choisi comme le protecteur de son fils pour son voyage à Paris, et qui fut sans aucun doute un catastrophique relais pour celui-ci: par cette lettre, il renvoie de fait Wolfgang Amadéus à Salzburg. Mozart a totalement raté son séjour à Pars, et Paris a totalement raté Mozart.

Pourtant, le 20 juillet 1778, Mozart écrit de Paris à son père, que ses six nouvelles sonates allaient être sans doute gravées, ... et se plaignait de devoir les abandonner pour 15 Louis d'or. Mais par la faute de Paris, et du Baron Grimm, il doit rentrer avant même que les sonates puissent être publiées, ce qui n'arrange pas l'humeur du jeune compositeur....

"Il semble que mes Sonates ne soient pas encore gravées, bien qu'on me les ait promises pour fin septembre. C'est ainsi lorsqu'on n'est pas là soi-même - c'est encore la faute de Grimm cet entêté - peut-être seront-elles pleines de fautes. En effet, je n'ai pas pu les corriger moi-même et j'ai dû confier à un autre cette commission - peut-être irai-je à Munich sans les sonates; - de telles choses, qui semblent des vétilles, peuvent apporter le bonheur, l'honneur et l'argent ou au contraire la honte. - Adieu".

**(Wolfgang Amadéus MOZART,
lettre à son Père, 15 Octobre 1778)**

Outre son ressentiment à l'égard de la capitale française (voir ci-dessous), et en dehors de ses plaintes assez systématiques et récurrentes sur la modicité du paiement de sa production, la nervosité de Mozart s'explique, car ces six sonates dites "Palatines" (un raccourci faisant référence au nom de la dédicataire, Marie Elisabeth Auguste von der Pfalz, Electrice de Bavière, épouse du Prince Charles Théodor de Mannheim) représentent une étape cruciale dans le domaine de sa production pour violon et pianoforte.

Toute cette période est d'ailleurs pour lui un tournant difficile à négocier. Il n'est plus, pour le public, un enfant prodige - mais le même public ne sait pas encore reconnaître le musicien unique qu'il est. Seul lui-même, et sans doute son père, le sait, avec la fierté qu'on connaît de son caractère, fierté qui l'amène à envisager de plus en plus une carrière de musicien indépendant de toute charge de serviteur, ce qui n'aide pas pour être joué "là où il faut".

Il a connu l'Europe de la manière la plus brillante qui soit durant son enfance. Rentré à Salzburg, il a compris qu'il n'y aura qu'un rôle d'exécutant (au mieux, premier violon solo de l'orchestre) et de compositeur mineur, tout ceci pour un public aux mentalités étriquées, et que jamais sans doute, le Prince-Archevêque Colloredo ne l'aiderait dans le développement de sa carrière - bien au contraire, il lui mettra des bâtons dans les roues, acculant Mozart à la démission. Une seule solution: une nouvelle tournée, en Allemagne du Sud cette fois ci.

Passant par Munich et Augsburg (où il retrouve avec bonheur le facteur de pianofortes Johann Andreas Stein, l'un des plus prestigieux d'Europe, et sans doute celui avec lequel il a le plus d'affinités), Mozart arrive à Mannheim avec sa mère le 30 Octobre 1777 (Léopold étant resté à Salzburg pour "faire bouillir la marmite"); la ville et la cour de l'Electeur Charles Theodor sont très mélomanes, il y a là un excellent orchestre, des amateurs, tels que De Jean (ou De Jong), gentilhomme néerlandais, flûtiste amateur passionné, qui commande à Mozart quatuors et concertos pour flûte... un instrument peu apprécié par le jeune compositeur, qui accepte pourtant, par nécessité "alimentaire".

Cependant, il a besoin, entre deux pages flûtistiques, de s'atteler à un travail qui l'intéresse plus profondément. Durant l'automne, à Munich, il a découvert les "6 Duettos" pour violon et piano de Joseph Schuster, et les trouve "pas mal"... Par leur titre, ils ont piqué au vif son esprit de compositeur conquérant: il veut obtenir ce que Schuster réussit effectivement dans son oeuvre: l'équilibre entre le violon et le pianoforte.

"J'envoie ci-joint à ma soeur six Duetti à Clavicembalo e Violine de Schuster. Je les ai souvent joués ici; ils ne sont pas mal. Si je reste ici, j'en écrirai certainement six autres dans ce gusto, car ils plaisent beaucoup. Je vous les envoie surtout pour que vous puissiez vous Divertir à deux. Addio".

**(Wolfgang Amadéus MOZART,
lettre de Munich, 6 Octobre 1777)**

Il ne se met réellement à les écrire qu'en Février 1778, toujours à Mannheim, qu'il quittera bientôt, puisque décidément, malgré tous les agréments de la cour, il ne se dessine rien d'essentiel pour son avenir de compositeur.

"J'espère gagner suffisamment entre-temps pour que maman puisse rentrer. Actuellement je ne sais vraiment pas comment cela serait possible. Monsieur Dejean, qui part également pour Paris, ne m'a donné que 96 fl. car ne lui ai terminé que 2 Concerti et 3 Quartetti (il s'est trompé de 4 fl. pour faire la moitié). Mais il devra me payer le reste, je me suis déjà arrangé avec Wendling et lui enverrai la suite.

Il est bien naturel que je n'aie pu terminer la commande puisque je n'ai pas une heure de tranquillité. je ne peux écrire que la nuit et ne peux donc me lever tôt. Et on n'est pas toujours disposé à travailler. Je pourrais bien sûr gribouiller toute la journée, mais une telle chose doit parcourir le monde et je ne veux pas avoir à rougir qu'elle porte mon nom. Et puis vous savez que je répugne à écrire pour un instrument que je ne puis souffrir. J'ai donc composé, pour changer, des duos pour pianoforte et violon, et aussi commencé une messe. je me mets maintenant tout à fait sérieusement aux duos pour piano, afin de pouvoir les faire graver. Si seulement le prince électeur était là, je terminerais rapidement la messe. Mais ce qui n'est pas n'est pas."

**(Wolfgang Amadéus MOZART,
lettre à son père, 13 Février 1778)**

Opus Premier de Six Sonates pour Piano et Violon (suite)

Joseph Schuster (né et mort à Dresde, 1748-1812) est un musicien oublié, de nos jours, mais il était à l'époque de Mozart un des compositeurs les plus populaires en Allemagne, à tel point que ses oeuvres étaient encore jouées à la fin du XIXème siècle. Une de ses oeuvres, un quatuor en ut majeur pour piano et cordes, fut même longtemps attribuée à Mozart (sous le numéro de catalogue Köchel supplémentaire 211). Sans doute ne faut-il pas exagérer l'admiration qu'eut Mozart pour son travail, mais, ses duos ne sont pas sans mérites. Théodore de Wyzewa et Georges de Saint Foix notent un mélange frappant, très romantique, de traditions instrumentales plutôt italiennes, et de style d'opéra comique français ou allemand.

Un autre point de convergence entre Mozart et Schuster, de huit ans son aîné, était le goût très profond et sincère pour le piano, pour lequel Schuster, auteur de concertos et de nombreuses oeuvres en solo, était considéré comme un maître. Mozart était donc à la fois provoqué par ce compositeur qui savait trouver les voies d'un succès que lui même recherchait, et sincèrement admiratif de cette manière de donner une importance égale aux deux instruments, piano et violon.

Ce qui facilita la tâche, si l'on peut dire, de Mozart, c'est sa parfaite maîtrise des deux instruments:

"Wolfgang est partout tenu en haute estime; il joue de manière différente qu'à Salzbourg, car ici, il y a partout des pianos. Il en joue de manière incomparable, telle qu'on ne l'a jamais entendue encore. En un mot, tous ceux qui l'écoutent disent qu'il n'a pas son pareil".

(Anna Maria MOZART, lettre à son mari, à propos des prestations de son fils à Mannheim)

"Nous avons joué tout d'abord deux Quintettes de Haydn... je jouai ensuite les Concertos en ut, en si, en mi bémol, puis mon trio. Pour couronner le tout, je jouai ma cassation en si. Tout le monde ouvrit de grands yeux et je jouai comme si j'étais le plus grand violoniste de toute l'Europe".

(Wolfgang Amadéus MOZART, lettre de Munich, 6 Octobre 1777)

Peut-on dire que cette égalité parfaite entre les deux instruments est atteinte dans cet "opus 1" ? Pas totalement: le clavier reste prédominant, mais le violon ne peut être considéré comme "ad libitum", selon la formule qui s'imprimait le plus souvent sur les couvertures des éditions de l'époque: non seulement, il est impossible d'envisager que ces sonates soient jouées sans le violon, mais encore chacun des thèmes est repris tour à tour par l'un et l'autre des instruments.

Cependant le cadre architectural reste celui, traditionnel, de la sonate en deux mouvements (sauf pour la sixième sonate du cahier) telles qu'en écrit par exemple Johann Christian Bach, compositeur que Mozart tenait en grande estime -il ne perdait pas une

occasion de lui rendre hommage, allant même jusqu'à le citer dans plusieurs de ses oeuvres. Il le retrouvera d'ailleurs à Paris, après une longue séparation, au moment de la composition de deux des sonates de ce cahier; cet aspect traditionnel de la forme est un peu surprenant, car Schuster, lui, s'était déjà rallié au "standard" nouveau des sonates en trois mouvements.

Mais très vraisemblablement ces questions de structures n'obsèdent pas Mozart à cette période là: en plus des satisfactions musicales qu'il y éprouve, c'est aussi à Mannheim que Mozart rencontre la famille Weber, mélange de tradition et de modernisme à l'image de la cité, et surtout les filles de la famille Weber: en dehors des pures questions compositionnelles, l'idée symbolique du duo souriait à son coeur, entièrement tourné vers son amour passionné pour Aloisia Weber, jeune soprano de seize ans, ce coup de foudre étant dans un premier temps partagé - dans une période par ailleurs extrêmement conflictuelle dans ses rapports avec son père. Et, s'il se soucie de structure, c'est plutôt pour doubler les expositions, afin que chacun des deux instruments ait la sienne, et pour partager des éléments intensément mélodiques entre les deux, le violon se voyant confier de grandes courbes "cantabile" ...

Quatre de ses Sonates, les n°s 1, 2, 3 et 5 sont écrites entre Mannheim et les Pays Bas, et paraissent toutes frémissantes de ce nouvel amour, alors même que Mozart revendiquait auprès de son père son pouvoir de musicien "pour exprimer ses sentiments et ses pensées", et semblent comme des traductions instrumentales de scènes d'opéras.

La première des sonates est très proche de Johann Christian Bach, et d'ailleurs, Mozart avait prévu de l'écrire "pour flûte ou violon" avant d'y renoncer, ayant trop besoin de l'ampleur sonore des double-cordes.

La seconde est remarquable en particulier par son final lent et en rondeau construit sur un seul thème dont les couplets sont en fait des variations, combinaison exceptionnelle chez Mozart et dans la littérature musicale de l'époque - et particulièrement plein de tendresse amoureuse.

La troisième est une des sonates les moins orthodoxes que Mozart ait jamais écrites; et sans doute le modèle fourni par Schuster se retrouve-t-il transfiguré: si l'adagio paraît être une introduction, la tonalité de l'allegro qui suit montre qu'en fait il s'agit d'une forme sonate dans laquelle chacun des deux thèmes traditionnels a un tempo différent, ce qui ne se fait jamais.... De même, le "Tempo di Minuetto" est-il à nouveau traité selon des principes formels plus complexes qu'à l'habitude.

La cinquième sonate tirerait une force particulière de l'exécution intégrale du cycle (comme Mozart le faisait parfois, en tout cas pour ses quatuors à cordes), puisque, particulièrement lumineuse, elle succéderait à la sombre sonate en mi mineur décrite ci-dessous.

Si quatre des sonates de cet "opus I" ont été écrites en Allemagne, il en reste deux qui seront écrites peu de temps après son arrivée à Paris. Et peut-être, ces circonstances expliquent-elles le désespoir qui parcourt la "Sonate en mi", la quatrième du cahier, car le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il n'est que médiocrement séduit par les Parisiens, alors qu'il abordait la capitale française avec beaucoup d'espoirs et d'amitié.

"Monsieur Grimm m'a donné une lettre pour Madame la Duchesse de Chabot, et j'y suis allé. Le contenu de la lettre visait essentiellement à me recommander auprès de la Duchesse de Bourbon et me faire à nouveau connaître d'elle pour me rappeler à son bon souvenir. Mais 8 jours ont passé sans la moindre nouvelle; elle m'avait déjà demandé de revenir 8 jours après, je tins donc parole et m'y rendis. Je dus attendre une demi-heure dans une grande pièce glaciale, non chauffée et sans cheminée. Finalement la Duchesse Chabot arriva et me pria avec la plus grande amabilité de me satisfaire du piano qui était là, du fait qu'aucun des siens n'était en état; elle me pria d'essayer. Je dis: j'aimerais de tout coeur jouer quelque chose mais c'est impossible dans l'immédiat car je ne sens plus mes doigts tant j'ai froid; et je la priai de bien vouloir me faire conduire au moins dans une pièce où il y aurait du feu. O oui Monsieur vous avez raison. Ce fut toute sa réponse. Puis elle s'assit et commença à dessiner, pendant toute une heure, en Compagnie d'autres messieurs, tous assis en cercle autour de la table. Ainsi, j'ai eu l'honneur d'attendre une heure entière. Fenêtres et portes étaient ouvertes, j'avais froid non seulement aux mains mais également à tout le corps et aux pieds; et je commençais tout de suite à avoir mal à la tête. C'était donc altum silentium. Et je ne savais que faire, si longtemps, de froid, de mal de tête et d'ennui. Je pensais sans arrêt: si ce n'était pour Monsieur Grimm, je partirais dans l'instant même. Finalement, pour être bref, je jouai sur ce misérable affreux Pianoforte. Mais le pire est que Madame et tous ces messieurs n'abandonnèrent pas un instant leur dessin, le continuèrent au contraire tout le temps, et je dus jouer pour les fauteuils, les tables et les murs. Dans des conditions aussi abominables, je perdais patience, - je commençai les variations de Fischer, en jouai la moitié et me levai. Il y eut une foule d'Eloges. Mais je dis ce qu'il y avait à dire, qu'il m'était impossible de me faire honneur sur ce pianoforte et qu'il me serait très agréable de revenir un autre jour, lorsqu'il y aurait un meilleur instrument. Elle ne voulut toutefois pas céder, et je dus attendre une demi-heure que son mari arrive. Lui s'assit près de moi et m'écouta avec toute son attention, et moi - j'en oubliai le froid, le mal de tête, et je me mis à jouer, malgré le détestable pianoforte, comme je joue lorsque je suis de bonne humeur. Donnez moi le meilleur pianoforte d'Europe mais comme auditeurs, des gens qui n'y comprennent rien, ou qui ne veulent rien y comprendre, et qui ne sentent pas avec moi ce que je joue, j'y perds tout plaisir. J'ai ensuite tout raconté à Monsieur Grimm. Vous m'écrivez que je dois bravement m'astreindre à rendre des visites, pour faire de nouvelles connaissances ou renouveler les anciennes. C'est impossible. A pied, c'est chaque fois trop loin, ou trop boueux: car à Paris c'est une merde indescriptible. En voiture, on a tout de suite l'honneur de dépenser 4 à 5 livres par jour et pour rien, car les gens font mille compliments et puis un point c'est tout. Ils m'invitent pour un jour donné; je joue; on s'écrie:

"Oh, c'est un prodige, c'est inconcevable, c'est étonnant!" et ensuite addieu. J'ai dépensé comme cela suffisamment d'argent au début, et d'ailleurs souvent sans profit parce que je n'avais pas vu les gens. Celui qui n'est pas ici ne peut pas comprendre à quel point tout cela est fatal...(...) Je ne suis entouré que de brutes et de bêtes (en fait de musique, s'entend). mais comment pourrait-il en être autrement? Ils ne se comportent pas autrement dans toutes leurs actions, leurs mobiles et leurs passions. Il n'y a pas en ce monde un lieu comme Paris! (...) Je prie Dieu chaque jour, afin qu'il me donne la grâce de tenir bon ici avec fermeté, de me faire honneur à moi et à toute la nation allemande (car tout est pour sa plus grande gloire et son plus grand honneur), et que je puisse aussi faire mon bonheur, faire un brave argent, afin que je sois en mesure de vous venir en aide dans votre situation actuelle si difficile..."

**(Wolfgang Amadéus MOZART,
lettre à son père, 1er mai 1778)**

"Je me porte, Dieu merci, tout à fait passablement. Et pourtant je ne trouve aux choses ni rime ni raison. fait il froid? fait il chaud? Je n'ai de vraie joie à rien. Ce qui me ranime surtout et maintient ma bonne humeur, c'est la pensée que vous, vous vous portez bien, que je suis un honnête Allemand, et que, si je ne puis toujours parler, je puis du moins penser comme je veux."

**(Wolfgang Amadéus MOZART,
lettre à son père, 29 mai 1778)**

Cette grisaille, cette dépression ira de mal en pis, puisque le voyage à Paris se terminera catastrophiquement par la mort de la mère de Mozart, qui l'avait finalement accompagné, et dont les funérailles furent célébrées au printemps à Saint Eustache. Il a pourtant tant espéré du retour d'une ville qui l'avait adulé enfant: il espérait écrire un opéra pour l'Académie Royale de Musique, on lui propose un ballet dont le nom est un présage - ou un résumé: "Les Petits Riens" ! - et la seule commande le remet aux prises avec cet instrument honni, la flûte, mariée avec la harpe qu'il n'apprécie pas plus (pour la célèbre "Symphonie Concertante").

Du moins retrouve-t-il les oeuvres d'un compositeur qu'il a beaucoup admiré: Johann Schobert, dont l'expressionnisme pathétique avait énormément frappé les seize ans du jeune compositeur, au grand déplaisir de son père pour qui Schobert n'était ni un compositeur correct, ni un exemple à suivre. Est ce pour cela que, durant le printemps et l'été 1778, Mozart écrira pour son propre compte une des parties les plus riches de son oeuvre pour pianoforte solo (plusieurs Sonates, des cahiers de Variations...)?

Par rapport à cette découverte, vieille de six ans, et par rapport aux premières oeuvres sombres de cette époque, une oeuvre comme la sonate en mi mineur, ou comme la sonate pour pianoforte en la mineur, sa soeur jumelle, montre la maturité du compositeur, qui impose progressivement la force, le pathétisme et l'intensité du climat, sans le lâcher jusqu'à la fin de l'oeuvre (le menuet final, sur une ligne de basse descendante "baroquisante" n'est guère plus souriant, mis à part un bref épisode

Opus Premier de Six Sonates pour Pianoforte et Violon (suite et fin)

central, qui sonne plus comme souvenir évanoui que comme un moment de bonheur - et son abrupte conclusion n'arrondit aucun angle!); l'allegro initial est un des mouvements les plus dramatiques que Mozart ait jamais écrit, et certainement le premier de ce type qu'on trouve dans toute sa production - on y est proche de certaines scènes de "Don Giovanni". La manière dont le motif initial et principal est énoncé à l'unisson entre les deux mains du pianoforte et la partie de violon, procédé tout à fait rare, est particulièrement symptomatique de cette force bouillonnante.

Il est remarquable que cette inspiration faite de gravité tragique, de continuelles tensions et détetes, soit à ce point commune à deux mouvements traditionnellement très différents. Certains pensent que dès son "Opus 1", Mozart a écrit là la plus belle de ses sonates pour pianoforte et violon - la seule oeuvre instrumentale dans cette tonalité, l'une des deux seules oeuvres en mineur dans le répertoire pour pianoforte et cordes - et cette unité spirituelle qui réunit les deux mouvements, tout à fait exceptionnelle à l'époque (ce sera une conquête des compositeurs du XIXème siècle), y est sans doute pour beaucoup.

Paradoxalement, et avec une certaine ironie, étant donné les gracieusetés proférées par Mozart sur le public et les compositeurs français, la densité, le relief, la brièveté des phrases rattachent cette oeuvre au goût français: c'est une époque où les compositeurs parisiens aimaient écrire des oeuvres instrumentales en mineur, emportées par un souffle tragique, même si la qualité musicale n'était pas du niveau de cette sonate.

Par ailleurs, dans cette sonate plus encore que dans les autres de l'opus,, le caractère concertant des deux instruments également partenaires, amène

Mozart à des obligations nouvelles qui contiennent, en germe ce qui fera sa technique musicale dans ses futures oeuvres de musique de chambre: variétés des accompagnements confiés alternativement à l'un ou l'autre instrument, soin des dynamiques relatives de chaque instrument, recherches de contrepoint qui, intégrées dans l'architecture de la sonate, en modifient largement le discours habituel, conceptualisation des développements, nourris par les thèmes principaux...

Pourtant, c'est aussi à Paris que Mozart écrit la dernière des six sonates de cet "oeuvre", la plus vaste, en trois mouvements, la plus brillante, réellement concertante, avec d'intéressantes alternances de rythmes binaires et ternaires, de grands développements de type "fantaisie", des cadences virtuoses pour les deux instruments, et la lumière particulière de la tonalité de Ré majeur.

Dans cette période assez triste, où la nécessité de s'éloigner du père devient criante pour Mozart, l'histoire de l'édition de ces sonates sera un alibi constant pour ne pas rentrer à Salzburg: il faut les recevoir, les faire relier, les remettre personnellement (il y tient beaucoup) à leur dédicataire, la Princesse Palatine.... ce n'est qu'après le 8 Janvier 1779, toutes ces tâches étant accomplies, qu'il reprendra la route pour Salzburg, tout à fait désolé que ni la princesse, ni personne sur sa route de retour ne le retienne pour lui proposer autre chose de plus artistiquement nourrissant.

Pierre BOUYER
© A.B.D.M. Productions Au Bureau de Musique